

*Discours prononcé le 23. Novembre 1671 par Mr. PERRAULT, lorsqu'il fut reçu à la place de Mr. l'Évêque de Léon.*

MESSIEURS,

QUAND je considère l'honneur que je reçois d'entrer dans cette illustre Compagnie, et qu'en même temps je pense combien je mérite peu cette grâce, je ne sais laquelle est plus grande en moi ou de la joie que j'en ressens, ou de la confusion que j'en ai. Aussi, MESSIEURS, ai-je douté longtemps si je ne serais pas mieux de ne pas rechercher un avantage, qui en demande tant d'autres que je n'ai point. Mais j'ai crû que si je n'excelle pas dans la profession des belles Lettres, la passion extraordinaire que j'ai pour elles me tiendrait lieu de quelque mérite, et pourrait me suffire elle seule pour être reçu parmi vous, de même qu'il suffit pour être Philosophe d'avoir l'amour de la sagesse. Ce qui pourrait encore justifier ma hardiesse et vôtre choix tout ensemble, c'est que du moins je me puis vanter de bien connaître le prix de la grâce que vous me faites. Je sais que j'entre en société avec les plus éloquents, les plus ingénieux, et les plus savants hommes de nôtre siècle, que le seul amour des Lettres a unis ensemble, et que le seul mérite a distingué des autres. Je sais que vous êtes les véritables dispensateurs de la gloire, établis pour donner à la vertu la plus belle récompense qu'elle puisse recevoir hors d'elle-même, et pour immortaliser les actions des Héros, pendant que celles de tous les autres hommes tombent dans les ténèbres éternelles de l'oubli ; car, MESSIEURS, je suis persuadé que la postérité éloignée reparlera que de vous, ou de ceux dont vous aurez parlé. Quand le Cardinal de Richelieu, cet homme dont on peut dire que la passion dominante était de faire éclater la grandeur de son Maître, et celle de sa Patrie ; quand, dis-je, ce grand Personnage jeta les fondements de cette Compagnie, peu de gens virent comme lui le mérite de l'action qu'il faisait. On la regarda comme une marque de son amour pour les belles Lettres ; on le loua, peut-être, d'avoir trouvé le temps d'y penser parmi ses importantes occupations, et

l'on admira que ce grand Génie, chargé de tant d'affaires, et occupé à mettre l'ordre dans toutes les parties du Royaume, étendît encore ses foins à ce qui regarde la beauté du discours et l'arrangement des paroles. Mais il avait toute une autre pensée de l'établissement de cette Compagnie, et il le regarda fans doute non feulement comme une chose très-glorieuse en elle-même, mais comme celle de ses actions qui conserverait la gloire de toutes les autres. Il savait que les louanges de la Cour et les acclamations du peuple ne laissent aucune trace qui demeure après elles, et que la Renommée se tait avec autant de foin des grands événements, quand une fois ils font passez, qu'elle prend de peine à les publier et à en faire du bruit au moment qu'ils arrivent. Il jugea donc que les seuls ouvrages de l'esprit étant immortels, il fallait élever et former des Ouvriers capables d'en faire d'excellents, qui portassent dans les siècles à venir la gloire de son Prince, et la mémoire des services qu'il lui rendait ; et parce que le temps altère toutes choses, il souhaita par un effet de sa prudence, que la Compagnie s'occupât fans relâche à polir nôtre Langue, à la fixer autant qu'il se pourrait, pour empêcher de vieillir les Ouvrages qui seraient faits de son temps, et ôter aux siècles suivants tout moyen de leur nuire, par l'impuissance de porter la pureté du langage à une plus haute perfection. Il est donc vrai que ce grand Personnage regarda l'établissement de cette Compagnie comme une chose très-importante. C'est dans cette pensée que Monseigneur le Chancelier, le véritable Nestor de nôtre siècle, moins encore par son âge que par son éloquence toute puissante et sa prudence consommée, veut quelquefois être présent à vos Conférences, et donne avec joie à la direction de ce Corps une partie des foins qu'il emploie fi utilement au bien de tout l'Etat. C'est dans cette même vue que les hommes de la première dignité et de la plus haute élévation ont ambitionné d'être vos Confrères, et ont crû que la qualité d'académicien ajouterait quelque nouvel éclat aux glorieux titres dont ils font revêtus. Et certainement, MESSIEURS, s'il y a quelque chose dans le Règne passé qui puisse être envié par le Règne présent, où rien ne s'omet de ce qui peut faire fleurir les belles connaissances et les beaux Arts, où la libéralité du Prince se répand sur tous les gens de Lettres qui donnent quelque marque

d'une suffisance extraordinaire, où nous voyons s'élever l'illustre Académie des Sciences, en laquelle l'Astronomie, la Géométrie et la Physique ne trouvent rien ni dans les cieux, ni sur la terre qui échappe à leur connaissance ; où d'autres Académies encore nous forment des Appelles, des Phidias et des Vitruves ; s'il y avait, dis-je, quelque chose que le Règne présent pût envier au Règne passé, ce serait l'établissement de cette Illustre Compagnie. Mais on ne pouvait commencer trop tôt à polir et à perfectionner une Langue qui apparemment doit être un jour celle de toute l'Europe, et peut-être de tout le monde ; surtout d'une Langue qui doit parler de Louis XIV. On ne pouvait trop tôt former des Orateurs, des Poètes, et des Historiens pour célébrer ses grandes actions. En effet, MESSIEURS, quelque riches que soient les talents que chacun de vous possède, il y a de quoi les employer tous, il y a de quoi les épuiser ; car quels sujets de Poème fa valeur et ses exploits militaires ne fourniront-ils point à tous les Poètes, qui fans le secours de la fable et de la fiction y trouveront l'héroïque et le merveilleux. Quelle moisson de louanges ne rencontreront point les Orateurs dans les autres vertus de ce Prince, dont le simple récit formera des Eloges et des Panégyriques ? Quel amas d'événements mémorables et de faits éclatants pour ceux qui prendront foin de l'Histoire ? Quelle doit être la force de leur style pour répondre à la dignité de leur matière, et de quel art n'auront-ils pas besoin pour accorder la vraisemblance avec la vérité, et faire croire au siècle à venir ce que nous avons de la peine à concevoir, quoique nous le voyions. En effet, MESSIEURS, quand ce grand Prince commença à prendre lui-même le foin de ses affaires, il sembla que Dieu nous le donnait une seconde fois, formé de fa main, et rempli de cette sagesse qui fait régner les Rois ; et on le vit paraître dans son Conseil avec des lumières plus vives *et* plus pénétrantes, que celles de tous ceux qu'il y avait appelés. Quand la juste poursuite de ses droits l'obligea d'entreprendre la guerre, ses Généraux et ses Capitaines les plus expérimentez furent surpris de se voir moins savants que lui dans le métier de la guerre et dans l'exercice de la discipline militaire ; et l'on sait qu'il leur enseigna une manière rapide de conquérir, dont leur expérience, ni l'Histoire même ne leur fournissait aucun exemple. Je ne parle point de fa valeur ni de

son intrépidité dans les hasards, qui a fait trembler tant de fois, quoique diversement, ses Sujets et ses Ennemis ; ce font des vertus ordinaires aux Héros. Mais vous, MESSIEURS, qui connaissez toutes les beautés et toutes les grâces du discours qui savez la peine qu'il y a de les acquérir, quelle a été vôtre surprise de le voir posséder ce précieux don de la parole en un degré de perfection, où personne n'est jamais peut-être arrivé par la voie de l'étude et des préceptes ? Qu'il me soit permis d'ajouter à ce que je viens de dire un nouveau sujet d'étonnement, parce qu'il est d'une chose qui est plus de ma connaissance que toutes les autres. C'est MESSIEURS qu'il n'y a rien dans les beaux Arts dont il ne voie, dont il ne pénètre toutes les grâces et toutes les délicatesses qui ne font connues que des Maîtres, tant il est vrai que lorsque le bon sens, ou pour mieux dire la sagesse se trouve au souverain degré dans une âme, elle lui tient lieu de toutes les sciences que les hommes n'ont inventées que pour suppléer au défaut de cette sagesse. Ainsi donc, MESSIEURS, je regarde ce Grand Monarque comme un modèle parfait et achevé, dont tous les aspects font admirables, et qui est mis au milieu de vous pour en tirer des images fidèles qui ne périssent jamais ; afin que les actions de ce Prince, qui font la félicité présente de ses peuples, encore utiles à la postérité, par les grands exemples qu'elles donneront aux Princes des siècles à venir. Voilà le digne objet de vos travaux et de vos veilles. Pour moi, MESSIEURS, je m'efforcerai avec le secours de vos doctes Conférences, de vous suivre de loin, *et* de mériter avec le temps la place qu'il vous a plu me donner aujourd'hui dans cette illustre Compagnie.